PREMIÈRE ANNÉE. — N° 13 — 35 CENTIMES — SAMEDI 1er AOUT 1925

# L'INSURGÉ

ABONNEMENTS :
France. 6 mois, 6 fr. ; 1 an, 12 fr.
Extérieur. 6 mois, 9 fr. ; 1 an, 18 fr.
Chèque postal Colomer 724-45.

Journal d'action révolutionnaire et de culture individualiste

Rédaction et Administration :
259, Rue de Charenton, 259 PARIS

Hebdomadaire, paraissant le Samedi

sous la direction d'André COLOMER

## VIVENT LES ASSASSINS !

Ils sont à l'honneur. Ils portent la Légion d'honneur. Gloire aux assassins dans la Troisième République!

Cela n'est pas nouveau. En 1871, au lendemain de la Commune, c'était aussi vrai qu'en 1890 aux heures bourbeuses de Panama et qu'en 1906, Clemenceau *regnante* sur les massacrés de Narbonne et qu'en 1914 à l'aube sanglante de l'Homme de Mort. C'est de tous les gouvernements. Mais, aujourd'hui, sous le Bloc des Gauches, au lendemain des grandes promesses et des espoirs fabuleux qui poussèrent au pouvoir un Caillaux sorti des prisons de guerre — cela est criant de révolte prochaine, d'insurrection grondante et de révolution en marche.

Le vieux truisme se rajeunit d'actualité.

Jamais il n'y eut, en si peu de temps, dans un raccourci aussi impressionnant, autant de faits susceptibles d'illustrer violemment le cynsme cruel des bêtes de pouvoir.

Faisons cependant un choix dans cet amas de canaillerie :

Premier exemple :

Les chefs policiers sont convaincus d'avoir assassiné un enfant de quinze ans pour le punir d'avoir tenu, en présence d'un de leurs mouchards, des propos subversifs. Le crime est évident, personne ne peut, de bonne foi, en douter. Le mouchard avoue. Ses chefs s'empêtrent dans leurs mensonges.

Peu importe tout cela! Il faut encourager les assassins au service de l'Etat. L'un d'eux n'est-il pas devenu déjà préfet de la Corse? L'autre n'est-il pas le gendre d'un ancien Président de la République? De tels personnages ne doivent connaître que les honneurs. Le banc de la Cour d'Assises n'est pas pour eux. M. le Procureur Scherdlin, si sévère pour les vagabonds que la misère pousse aux actes de désespoir, ne veut même pas concevoir que de hauts fonctionnaires de la République puissent avoir assassiné. Et par la plume de l'avocat général Sevestre il a conclu à l'innocence certaine de Lannes, de Marlier, de Colombo et de leur complice Le Flaoutter.

Une seconde fois, officiellement, par voie de justice, comme la première fois il le fut par acte de police, le petit Philippe Daudet vient d'être « suicidé ».

Vivent les assassins!

***

Deuxième exemple :

Sur le peuple espagnol ardent de liberté, tout renaissant de force prolétarienne, voici la botte grossière d'un général d'opérette.

L'insipide dictateur tyrannise toute noblesse de pensée ou d'action. Primo de Rivera est un objet d'universel dégoût.

Nous nous souvenons de l'arrestation et de la déportation de Miguel de Unamuno. Nous avons lu les articles de la presse du Bloc des gauches, unanime, à ce moment-là, pour qualifier Primo de Rivera d'assassin odieux de la conscience ibérique et pour encourager les hommes de cœur qui se révoltaient contre la loi de son sabre.

Et puis... la Banque des Pays-Bas a financé le Bloc des gauches. Elle est devenue le « miché » sérieux de la république radical-socialiste. Il lui fallait le Maroc pour le succès de ses opérations financières. Aux ordres des banquiers, Painlevé, Caillaux et toute la clique ont suivi l'exemple de Primo. Ils se sont mis à son école. Ils ont été se faire rosser par les Riffains.

Et puis... on a organisé la grande guerre du Maroc. On a fait le front unique sous le commandement de deux chefs « vénérés » : les maréchaux Pétain et Primo de Rivera.

Et l'on ne fera plus de paix séparée. Et l'on ira jusqu'au bout, jusqu'à l'écrasement de l'ennemi commun — au nom de la civilisation.

Et puis... le gouvernement de la République, au nom des milliers d'électeurs socialistes qui ont fait triompher la politique du Bloc des gauches, aux élections du 11 mai 1924, a placé sur la poitrine du soudard Primo de Rivera le grand cordon de la Légion d'honneur.

Vivent les assassins !

***

Troisième exemple :

Contre l'impérialisme européen, contre la guerre des banquiers internationaux, contre l'ignoble boucherie marocaine, les ouvriers révolutionnaires se sont levés. Ils se sont organisés en comités d'action.

Plus particulièrement actif, un de ces comités d'action ne s'est pas contenté d'inviter tous les travailleurs à protester, mais il les a appelés à une action vigoureuse et méthodique. Il a pris pour mot d'ordre :

*La Fraternisation entre les Prolétaires français et les esclaves riffains.*

Aussitôt, voici les perquisitions, les poursuites. Le Comité Central d'Action contre la guerre est en butte à toutes les menaces de la réaction, à tous les coups du pouvoir. Contre lui socialisme, radicaille et fascisme d'Action française réalisent l'union sacrée pour un hallali de mort.

Nous sommes loin d'être d'accord avec les communistes en sociologie. Notre individualisme se rebiffe contre leur collectivisme systématique. Et notre syndicalisme libertaire s'accommode fort mal de leur concept d'une dictature politique.

Mais, avant de songer aux plans d'une société future, il y a la vie d'aujourd'hui à sauver. Il y a la peau de l'individu à préserver des entreprises du pouvoir actuel. Il y a la guerre du Maroc qui extermine les gosses et les femmes et les cultivateurs du Riff. Il y a les pauvres gars de vingt ans qui vont partir pour se faire assassins ou assassinés.

Le Comité Central d'Action contre la guerre est une force destructive du militarisme français.

Il est si redoutable pour ma Patrie que tous les patriotes, depuis les gens du *Peuple* jusqu'à ceux de l'*Action française*, s'acharnent pour arriver à l'abattre.

Eh! bien, cela me suffit. Je sais ce qui me reste à faire. De tout mon cœur, je suis avec ce persécuté contre la guerre du Maroc !

ANDRE COLOMER.

## Nos Tarifs d'abonnement ne changent pas

**Ils restent de SIX francs pour six mois**
**— DOUZE francs pour un an.**

**Vous avez donc, lecteurs assidus, tout intérêt à vous abonner immédiatement. Vous y gagnerez 10 cent. par semaine, 50 cent. par mois, six francs par an.**

## ABONNEZ-VOUS SANS TARDER

**en utilisant le chèque postal COLOMER 724-45 Paris.**

## *La Révolte qui gronde*

La vie économique devient intenable pour les salariés. Tout renchérit : objets de consommation, moyens de transport, vêtements... Nous n'exagérons pas en disant qu'une augmentation de 40 p. cent s'est manifestée depuis six mois.

La gêne est dans tous les foyers. L'hiver prochain, ce sera la misère.

Mais déjà les prolétaires s'impatientent. Depuis les employés de banque jusqu'aux mineurs, c'est le réveil des revendications. La révolte gronde.

Peut-être le Capital essaiera-t-il, encore une fois, d'apaiser ses esclaves en lâchant quelques sous de plus par semaine. Mais demain, tout sera à recommencer.

Quand donc les ouvriers comprendront-ils que seule la prise de possession des moyens de production poura leur permettre, en supprimant salariat et patronat, d'organiser la vie économique pour le bien-être de tous les producteurs?

Quand donc le prolétariat se décidera-t-il à agir révolutionnairement pour réaliser son émancipation ?

### LETTRE OUVERTE
### au Citoyen Victor BASCH

**Directeur philosophique**
**de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen**

*Je prends connaissance, par les cahiers du 25/7 de votre lettre à Henri Barbusse, et je suis surpris de votre hésitation à prendre nettement position contre l'attitude actuelle, des représentants officiels de la France au Maroc.*

*Vous dites ne pas être sûr qu'Abd el Krim ne soit pas un aventurier, mais vous devez être sûr que Primo de Rivera en est un, connaissant les persécutions dont est victime le peuple espagnol sous sa dictature.*

*Vous ne pouvez donc reprocher aux Riffains ou à leur chef d'avoir infligé, au soudard espagnol la correction qu'ils lui ont infligée et qu'hélas! de malheureux esclaves ont reçue pour lui.*

*Vous ne pouvez davantage leur reprocher de s'être assuré la possibilité de se ravitailler là où ils avaient l'habitude de le faire, malgré les manœuvres du maréchal Liautey qui semblait vouloir leur rendre impossible ce ravitaillement.*

*Pourtant vous acceptez, comme juste, la collaboration des maréchaux Liautey, Pétain et autres badernes avec l'aventurier Primo de Rivera pour l'écrasement d'Abd el Krim à qui vous ne pouvez reprocher que d'essayer de résister à la colonisation européenne.*

*Vous prétendez que les peuples soumis par la force à notre civilisation y ont trouvé un avantage; demandez donc l'avis de l'auteur de « Batouala », René Maran : ce qu'il en pense vous édifiera.*

*Voulez-vous parler de l'obligation militaire, dont ces heureux barbares n'avaient jamais connu les douceurs avant que nous les honorions de notre domination, ou bien des milliards dont la Banque Industrielle de Chine a si bien su les soulager et dont Philippe Berthelot, l'amnistié, pourrait vous donner des nouvelles.*

*Si la doctrine de la Ligue accepte la colonisation, ce dont je doute, il pourrait bien se trouver un jour prochain des hommes inspirés de la doctrine de 1789 pour modifier un peu l'idéologie de cette Ligue, malgré l'avis que pourrait doctoralement donner M. Victor Basch.*

**H.-R. CUCUEL,**
*Membre de la section lyonnaise de laLigue des Droits de l'Homme.*

## AUX AMIS DE L'INSURGÉ

*Prochaine réunion des Amis de l'Insurgé, vendredi 7 août, à 9 heures du soir, 91, Faubourg Saint-Antoine.*

*Présence indispensable de tous ceux qui s'intéressent au journal et au Club.*

## 20 Juillet 1920

Vingt-cinq années seulement nous séparent de la tragédie de Monza, au cours de laquelle le tisserand de Prato Gaetano Bresci, venu tout exprès d'Amérique, frappait à mort le roi d'Italie Humbert 1er.

Comme aujourd'hui, l'Italie d'il y a vingt-cinq ans, était en proie à un absolutisme gouvernemental qui la privait de toute liberté.

Persécutions contre les subversifs, emprisonnements, interdictions de séjour, suppression des libertés de presse et de réunion, tribunaux de guerre, lutte impitoyable et inégale contre l'esprit révolutionnaire qui trouvait sa force dans les conditions d'une vie économique à la fois désespérée et violente, misérable et tyrannique. Tel est le triste tableau de l'Italie d'il y a vingt-cinq ans.

Hier comme aujourd'hui, la réalisation de l'impérialisme colonial ne pouvait s'effectuer sans un déséquilibre économique et une récation intérieure. Enfin, l'épilogue culminant de cette lutte entre l'Etat et la Liberté, qui eût pour théâtre Monza, et pour protagoniste l'anarchiste Bresci, trouve précisément son origine dans la guerre italienne pour la conquête de l'Abyssinie.

Alors comme aujourd'hui, après le recul de l'insensé absolutisme gouvernemental, la démocratie — atroce et ironique application du noble concept de liberté, éternelle sauveuse de toutes les autorités menacées — fit sa funeste apparition et ses conséquences théoriques et pratiques laissèrent un sillon sanglant dans l'histoire du prolétariat italien et du monde entier. Car toute période de démocratie... gouvernementale appelle une période de violente réaction légale et extralégale.

La bourgeoisie italienne fut épouvantée par l'acte terroriste et vengeur qui frappait son roi, mais les partis d'avant-garde ne surent pas en profiter : bien plus, ils désavouèrent ouvertement l'acte iconoclaste de Bresci et se serrèrent, en faisceau de lâcheté, aux côtés de la monarchie. Le socialisme italien avait perdu sa physionomie primitive, celle que lui avaient donné les Caffieri, les Batroninine, les Malatesta et autres valeureux pionniers. Il se paralysait toujours plus sur les données allemandes du programme de Gotha qui était en antithèse avec celui de la Première Internationale ouvrière, fondée à Londres en 1864.

La politique avait ainsi vaincu l'esprit révolutionnaire du socialisme, et le geste de Bresci ne fit que l'aider dans son abominable besogne de basse démagogie... électorale.

Il y a vingt-cinq ans, ce fut, comme aujourd'hui, l'idée jacobine de la démocratie qui séduisit et fit dévier de leur intransigeance un grand nombre d'anarchistes. Car, aujourd'hui plus nettement qu'hier, se révèle une tendance socialdémocratique chez les libertaires qui ne se sont pas encore dégagés du milieu syphilitique de la secte.

Il faut préciser les tendances de l'anarchisme, sinon nous continuerons à naviguer dans le brouillard de la confusion et de l'incohérence. L'union de ceux qui ne se comprennent pas est chose néfaste. L'union par affinité d'idéal, voilà seulement ce qui fait la force, la vitalité et la beauté de l'anarchisme et en même temps le terrain de l'entente cordiale même entre groupements de tendances opposées.

C'est un grand mal pour l'anarchisme, spécialement chez les anarchistes italiens, que cette incertitude de certains à définir leur tendance et cette facilité à arborer tour à tour l'ombrelle de Stirner, celle de Garibaldi ou celle de Kropkine...

Pour que l'anarchisme ne stagne plus comme il le fait, il convient de lui donner à nouveau ce caractère insurrectionnel qui lui permit jadis de s'affirmer sur le terrain de la lutte sociale.

Bresci agit en isolé parce qu'il n'y avait plus de Pisacani.

Devant un peuple épuisé, découragé face à l'apathie socialiste, il agit seul, en véritable héros, dans l'espoir que son geste serait dans les veines du prolétariat italien comme une injection de courage. Hélas! ce fut en vain : le socialisme politicien avait déjà accompli son œuvre de trahison.

Mais si l'acte de Bresci ne put, dans la pratique, atteindre son noble but, il fit plus pour la propagande anarchiste que des millions de brochures; car, comme le disait Kropotkine, l'anarchie ne se réalise pas, si l'on n'a pas une idée dans la tête et un fusil dans la main.

L'anarchisme qui se cantonne dans l'éducation ne suffit pas. Pour que l'anarchisme puisse vivre, il a besoin de s'agiter sur le terrain de la bataille sociale, heure par heure, jour par jour.

**VIOLA.**

*NOTA.* — Les compagnons italiens de Paris, le mercredi 29 juillet, anniversaire de la tragédie de Monza, réunis dans la grande salle de la Maison Commune de la rue de Bretagne, ont, dans une atmosphère d'émouvante cordialité, commémoré l'héroïque tisserand de Pralo.

Bonne soirée de propagande et de franche camaraderie qui laisse la route ouverte à d'autres utiles et nobles initiatives.

## INNOCENT !

Nous avons vu comment Caby, le garçon de recettes avait été blessé à coups de revolver et dévalisé.

C'est pour la tentative de meurtre de ce Caby que Dieudonné fut condamné à mort, puis gracié, aux travaux forcés; et c'est — ceci est important — le témoignage de Caby qui provoqua cette condamnation.

Attaqué en face, par un individu marchant droit sur lui, il a eu le temps de le voir, de saisir les caractères généraux de sa physionomie. Il est évident que, lui, peut affirmer : celui-ci est mon agresseur, et non pas celui-là. Il peut être abusé par une ressemblance, il est vrai, mais son affirmation n'en aura pas moins une réelle valeur.

Et puisque ce témoin peut éclairer les juges sur Dieudonné, puisqu'il peut dire si oui ou non Dieudonné fut son agresseur, voyons attentivement les évolutions de ce témoin et tirons-en toutes conclusions rigoureusement raisonnables.

D'abord, *à l'Instruction :*

Comme il est d'usage, des confrontations ont lieu pendant l'instruction de l'affaire des « Bandits tragiques »; or, le fait qui domine toute cette affaire Dieudonné, par son tragique c'est que, en face des Individus arrêtés, Caby n'hésite pas et ne reconnaît pas son agresseur; il n'est pas là, et il affirme, la main sur le cœur, que l'agresseur, c'est Garnier, dont on lui présente les photos.

Et si la « trouille effroyable » et le besoin brutal de mordre après la bête aux abois, inoffensive, n'avait dirigé les actes des « justiciers amateurs », il est incontestable que ce fait : *Reconnaître Garnier et non pas Dieudonné,* comme étant son agresseur, devrait suffire à annuler ce témoignage.

Plus tard, pendant une confrontation, Caby se rétracte et déclare cette fois que c'est Dieudonné et non Garnier qui l'a assailli.

Et c'est cette dernière version qu'il présente en cour d'assises. Même lorsque le Président lui fait remarquer que sa déposition peut entraîner la mort de Dieudonné, il maintient ses dires et crie comme l'on se noie : je le jure, je le jure!

Comment expliquer cette contradiction capitale? Comment Caby a-t-il pu désigner Garnier d'abord, et Dieudonné ensuite? Mystère psychique dont nous parlerons prochainement.

Ce n'est pas le Caby blessé qui reconnaît Dieudonné, mais un autre Caby, sadique ou abruti.

Car l'erreur n'était pas possible : Garnier est un tout jeune homme, et Dieudonné a, bien marqués, 10 ans de plus. Garnier est imberbe, sans moustaches; Dieudonné, la barbe assez fournie, porte en outre de fortes moustaches dont les pointes sont relevées en spirale. Mêmes différences dans les yeux, la coupe du visage, le nez.

Dans leur portrait en relief, un aveugle ne s'y tromperait pas.

Mais pourquoi Dieudonné est-il désigné en place de Garnier? Pourquoi Caby s'est-il trompé? Nous allons le voir...

**A. LAPEYRE.**

# L'AMOUR

J'ai deviné, va, ce n'est pas la peine de prononcer son nom.

Il t'en coûtait de ne pas venir vers ta confidente habituelle, et cependant tu n'osais pas. Je te vois, étonné toi-même de cette timidité inaccoutumée, depuis quelques jours, tourner autour de moi, avec, sur les lèvres, des mots que tu ne peux pas dire — avec, dans tout ton être, une allégresse que tu ne peux céler.

Mais une maman a de bons yeux pour tout ce qui touche au bonheur de son enfant.

Viens près de moi, comme au temps où tu étais encore un bébé; assieds-toi à mes pieds; pose ta tête sur mes genoux. A présent, parle-moi d'elle, mon chéri, puisque tu l'aimes. Je l'aime aussi, à travers toi.

(Tu ne sauras pas si mon cœur se serre douloureusement; tu es trop heureux pour remarquer si mon sourire cache des larmes. Tu ne verras pas que je suis jalouse, jalouse à crier, mon bien-aimé, parce que, tout de même, c'est une autre femme. Ne me prendra-t-elle pas une part de ton amour?

Eh bien, regarde : je suis calme, je me penche sur toi avec une indulgente tendresse. C'est la loi, je le sais : « Tu quitteras ton père et ta mère... » et ton bonheur m'est plus cher que le mien. Ton bonheur, c'est le mien.)

L'instant où tes yeux s'ouvriraient pour « l'autre », tout en le redoutant, je l'ai préparé à ton insu. J'ai voulu qu'avec une intelligence libre et avertie, tu gardas un cœur jeune, une imagination pure. Je ne t'ai jamais menti.

Je ris en pensant à une petite scène, alors que tu avais 3 ou 4 ans. Au milieu d'un cercle d'enfants, une dame bien pensante posait ces questions stupides dont on est coutumier avec les petits : « Où es-tu né? » demandait-elle à chacun.

— « Dans un chou... dans une rose... » répondaient les gosses bien stylés. Et toi tu dis, tes yeux clairs levés vers elle : « Dans le ventre de maman! » — Quel scandale!

Avec joie, tu as regardé les fleurs, tu as su varier leurs couleurs en rapprochant des variétés différentes; avec intérêt enthousiaste, tu as fait éclore de petits poissons dans le bassin minuscule creusé par toi; avec attendrissement, tu as contemplé la maternité de notre chatte et les soins donnés à sa progéniture.

Jamais l'ombre d'une pensée malpropre ne t'a effleuré; jamais tu n'as rougi d'une allusion équivoque; jamais tu n'as eu honte de la belle nudité harmonieuse et dorée de ton corps; jamais tu n'as cru que l'amour cachait des mystères honteux.

Lorsque l'adolescence a fait éclore en toi des désirs nouveaux, les sports, les travaux en plein air, l'eau froide et le soleil sur ta peau, t'ont préservé des troubles prématurés et des tentations nuisibles; la société coutumière des jeunes filles t'a gardé des rêveries solitaires.

Comme j'aurais été inquiète et désolée, mon amour, si l'initiatrice n'avait pas été digne de toi!...

Mais celle que tu aimes aujourd'hui je l'estimais déjà comme ma sœur et ma fille à la fois. Je connais son corps jeune et souple et recéleur de joies; je connais ses yeux droits et leur tendre ironie; je sais son cœur affectueux et sans préjugés.

Je me réjouis qu'elle soit un peu plus âgée que toi. Elle saura te communiquer son expérience sans heurt, sans que rien en toi ne soit sali ni blessé; elle mettra une douceur maternelle dans son amour, la franchise et la simplicité dans ses caresses; elle t'aimera sans égoïsme : ton intégrité lui est aussi chère qu'à moi-même. Par des chemins que sa tendresse saura fleurir, elle t'initiera à la vie en même temps qu'à la volupté.

Avec elle aussi, la rupture sera sans souffrance. Elle sait bien que ses jours sont comptés, que les circonstances, fatalement, vous sépareront l'un de l'autre. — Ah! tu ne veux pas de ces paroles, tu me supplies de me taire, tu te sens la force de l'aimer toujours. Je sais bien que tu es sincère, mon chéri. Aujourd'hui, toute pensée même te fait horreur, qui te semble contraire à la pérennité de ton amour. Mais songe qu'elle est mariée, qu'elle est mère; vos routes n'iront parallèlement que peu de temps encore. Tu es au seuil de ta jeunesse, elle approche de sa maturité de femme. Elle a conscience de préparer les voies pour le seul Seigneur, le grand Amour qui viendra après elle, et auquel, toi-même, tu ne crois pas encore, tu ne veux pas croire. Elle t'aime assez pour voir ton bonheur futur à travers votre joie présente. J'ai confiance en elle comme en toi...

(Mon petit, tu ne sauras pas à quel point j'ai de la peine — comme au jour lointain, où, mi-fière, mi-effrayée, je t'ai vu faire tes premiers pas — les premiers pas qui t'éloignaient de moi)

PIERRE MADEL.

# Réflexes Sexuels

Entre l'exclusif amour de la « rédactrice pour journal d'avant-garde » à l'alliance indéfectiblement rivée à l'annulaire, et la théorie jusqu'autoutiste d'Armand, il y a place, je pense, pour le libre et harmonieux épanouissemenet des manifestations amoureuses.

Tous à toutes et vice-versa : même dans une société choisie, limitée, je ne vois que contrainte et le résultat tangible à l'opposé du but poursuivi.

Rien ne fera à cela, que des sélections, rapidement, s'opèreront, nées des affinités physiologiques (pour ne parler que de celles-là, qu'on néglige habituellement : elles suffisent.)

Car j'ai bien compris que cette association ira à la recherche d'une meilleure utilisation des voluptés — et c'est très bien.

Mais le plaisir — ce trouble-fête — va sans conteste, établir sa discrimination immédiatement ; le savoir-faire, l'habileté, la science amoureuse rapprocheront vertigineusement — de ce vertige de la volupté — certains, aux sensations convergentes, au détriment de l'association et de sa règle.

Chaque individualité établira, inconsciemment, par reflexe, presque, puis par nécessité impérieuse, une priorité en faveur de ceux vers qui ses tendances la dirigent — parfois jusqu'à l'exclusivité — d'où déséquilibre, désagrégation, et partant, duperie...

Surabondance ici, disette là...

Rien ne va plus...

Alors? la tentation doit être forte d'imposer une cadence, un roulement, des dates, des heures, un carnet de tickets!

Sans parler du tour de rab'!...

Je ne souris pas : une règle stricte, seule, permettrait d'obtenir cette répartition amoureuse.

Mais où, dans tout ça, la liberté de choix? et tout le reste, impondérables bâtisseurs d'amour ou dont Armand ne parle pas?

Et qui voudrait de ces amours de chevaux de bois?

La complexité insaisissable des attirances sexuelles ne supporte pas la simplicité idéale (?) d'échanges à ce point mathématiques.

Pluralité amoureuse, soit. Mais au gré de l'instinct sexuel, qui n'est pas sans fantaisie, et du libre choix mutuel.

Pourtant Armand s'offre aux expériences des individualités capables d'atteindre aux sommets où il plane.

Savoir si, de nombreuses adhésions aidant, il n'aura pas surestimé la capacité de ses dispositions amoureuses?

TRUCHET.

POLÉMIQUES

# L'ANCETRE

*Je demande la permission — et au besoin je la prends — d'avoir sur les origines de l'homme la même opinion que les juges bâtés de Dayton (U. S. A.) à savoir que l'homme ne descend pas du singe.*

*Avez-vous remarqué le singe?*

*C'est un très amusant animal, bon enfant, pacifique, un rien frondeur et qui répond à la badauderie admirative des visiteurs du Jardin des Plantes par des grimaces pleines d'à-propos.*

*Le singe se fout royalement des petites vanités terrestres. Si on lui donnait un livre de M. Henry de Montherlant, toréador de lettres, il s'assiérait dessus avec désinvolture; si on lui offrait une croix de la Légion d'honneur il la balancerait à la tête du donateur comme une vulgaire écorce de banane!... Le singe ignore le respect.*

*Le singe n'est pas électeur...*

*Il est donc très supérieur à l'homme et ne figure à aucun titre dans la généalogie de celui-ci.*

*Alors, qui est l'ancêtre de l'homme?*

*Voyons, cherchons un peu... On trouve aussi souvent qu'on le veut des trentaines de milliers de personnes pour assister autour d'un autodrome aux évolutions locomobiles d'une douzaine d'abrutis dont les uns se cassent la gueule.*

*Il a suffi pour cela qu'on affichât des prix fous et qu'on ouvrît des portes en criant : Bec! Bec!...*

*— Bec! Bec!... crie-t-on encore ailleurs et la même foule se ramène autour des matches de football, des combats de boxe, des réunions électorales, des sermons religieux, des défilés patriotiques et des réceptions de ministres chargés de reliques.*

*— Bec! Bec!... et des troupeaux d'andouilles partent pour Berlin ou le Maroc avec le même aveuglement, le même entêtement, la même sombre gourderie que le fameux troupeau que Rabelais fit noyer par Panurge.*

*..Ne cherchons plus... L'Homme ne descend pas du singe : il descend du mouton.*

*Si cette opinion paraît sacrilège il sera toujours facile de me faire condamner, comme en Amérique, pour hérésie criminelle et préméditée.*

*Par un tribunal composé d'un gendarme, d'un électeur, d'un contribuable et d'un membre de l'Association des Ecrivains combattants.*

JULES RIVET.

## POUR PRENDRE DATE

*Les Insurgés organisent une grande ballade pour les 14 et 15 août à Montfermeil.*

*Que tous les amis de l'*Insurgé *se préparent afin de pouvoir venir nombreux.*

# Chronique du Boul' Mich'

Quoiqu'on en dise quelque part, l'*Insurgé* se vend bien au Quartier Latin ; exemple, une seule dépositaire du boulevard Saint-Michel en débite trente numéros par semaine, encore faut-il ajouter qu'elle en manque souvent, ce qui signifie, n'en déplaise à certains, que la tenue du journal n'est pas si mauvaise que cela. Elle est, en tous les cas, meilleure que la leur!

Comptez-donc les kiosques du quartier et vous pourrez avoir, grosso modo, les sympathisants à la nouvelle école — celle de l'évolution ! C'est intéressant, que diable, quand on pense que l'*Insurgé* a été davantage brimé que le « quotidien » à l'époque !

Des amis ont déclaré qu'il serait adroit et nécessaire de créer ici le groupe des Insurgés de la rive gauche. Je me suis permis de leur répondre que l'utilité de ce groupe, me semblait fort relative, puisque nous devions avoir prochainement le club du même nom; mais les coquins n'ont pas voulu en démordre et ils m'ont littéralement assommé de leurs arguments, si bien que, moi aussi, je suis converti.

« Il faut le groupe des Insurgés de la rive gauche! » c'est le cri de ralliement des lecteurs du quartier. Créonsle donc, ce ne sera certainement pas une mauvaise opération!

*
**

Ma concierge, femme curieuse par nature sinon par profession, m'a demandé l'autre jour sur le palier: « Qu'est-ce que c'est donc que ce journal *l'Insurgé* dont on voit si bien le titre chez la marchande de la rue Dauphine? » Je lui ai répondu : « Ma bonne dame, c'est le journal des anarchistes d'idées et de tous ceux qui combattent les injustices. » — « Très bien, m'a-t-elle rétorqué, cette terrible femme; mais, quelle différence y a-t-il avec le *Libertaire* qui affiche les mêmes opinions, tout au moins d'après les prospectus qu'un vilain bonhomme me distribua, certain jour, devant les Sociétés Savantes ? »

Quelque peu embarrassé je lui ai fait cette déclaration, pensez-en ce que vous voudrez : « *Le Libertaire*, madame, est le journal de ceux qui veulent la liberté et la justice sauf chez les anarchistes et l'*Insurgé* est le journal de ceux qui veulent cette liberté et cette justice principalement chez les anarchistes. »

Ce n'est peut-être pas très clair et, comme il me l'a été reproché aigrement, je ne connais pas toujours la signification des mots que j'emploie mais il ne faut pas m'en vouloir car, tel le nègre, je continue et n'ai pas l'habitude de puiser mon imagination au fond d'un verre.

Malgré tout il est vraiment admirable de constater que mes plus farouches détracteurs ne connaissent pas davantage la syntaxe que moi-même et qu'il leur est arrivé bien des fois en pondant leurs articles d'écrire Bacchus quand ils pensaient Boileau! Question d'habitude peut-être!

*
**

Qu'est-ce qu'un véritable Insurgé, s'informe-t-on souvent en voyant notre journal? Il a été répondu ceci en face Cluny :

« C'est l'homme (ou la femme) qui est toujours du côté du plus faible, en dépit de ses opinions, afin de faire triompher la justice. C'est celui (ou celle) qui ne fera aucun cas des idées d'un homme dans le besoin — c'est celui enfin qui s'entendra volontiers avec ses pires ennemis pour abattre un chien enragé ou pour éteindre un incendie. »

O. F.

# Nous sommes les galvaudeux!

Galvaudeux! Telle est l'épithète dont furent gratifiés récemment des camarades — incorrigibles rêveurs noctambules — par un brutal ignorantin, esprit terre-à-terre, incapable de comprendre les épris d'idéal, fort excusable, d'ailleurs, puisque non éduqué et tout imbu de préjugés.

— Oui, nous sommes les galvaudeux... et vous nous en voyez très fiers!

Pour nous, les règles qui vous embrigadent — ô bourgeois, fut-ce seulement de mentalité — ne nous importunent nullement : nous avons su nous en défaire.

Pour nous, la nuit est autant et souvent plus belle que le jour. A la recherche d'une égalité approchant de la perfection, nous l'appliquons là comme ailleurs.

Amants de la nature, nous l'aimons la nuit tout autant que le jour : les beaux clairs de lune nous attirent au même titre que les plus beaux couchers de soleil, les senteurs des belles nuits valent mieux que la poussière de maints jours et le ciel mystérieux parsemé de vivantes étoiles appelle notre admiration de la même façon que le ciel bleu des plus belles *journées d'été!*

Nous sommes les galvaudeux!

Partisans du travail nécessaire à l'existence de chacun mais exclusif de toute exploitation, partisans du travail à outrance quand il s'agit d'études ou de produ plaisir, nous sommes, nous, les galvaupagande et, en général, quand il comporte deux, adversaires du travail salarié — ce que vous ne pouvez comprendre, ô malheureux esclaves satisfaits malgré que geignant toujours. — Sans vouloir l'accepter ou subissant avec dégoût ce que vous glorifiez à l'instar des plus cyniques exploiteurs alors que nous considérons cette institution comme la plus infecte des prostitutions, nous cherchons le plus possible à nous libérer, à fuir cette vie de brutes fonctionnarisées et vivre cette vie harmonieuse conforme à notre idéal, vie qui devrait être si belle, sans les entraves de l'archiste société, et que nous étreignons à pleins bras, à moins que — complices inconscients des plus grands criminels — vous ne contribuiez, par vos critiques de châtreurs d'énergie à nous enlever ce goût de vivre et à nous conduire au tombeau moral, plus redoutable que le véritable tombeau!

— Nous sommes les galvaudeux!

Compagnes, compagnons, unis librement sans aucune souillure de légalité, constituant la véritable belle famille, celle qui s'oppose à la famille imposée par la loi, même si elle est inharmonique, nous allons — ô bourgeois petits et grands, autocrates de toutes espèces — errant de par vos propriétés, foulant vos chemins, vos terrains, poussant vos barrières et vos portes hostiles, pénétrant en vos appartements — qui malgré tout sont nôtres — ne vous laissant plus « maîtres chez vous », selon votre délicieuse expression bourgeoise et, à l'aventure, laissant parler librement la nature, nous goûtons aux ineffables caresses, au fruit exquis de l'amour, ainsi qu'aux fruits de vos arbres!

Ne possédant rien, nous possédons tout et nous nous aimons en toute liberté sans souci de la propriété privée, de la politesse ou des convenances, entièrement dégagés de préjugés, non étriqués par vos principes stupides, sans lois, sans autels et sans dieux!

— Nous sommes les galvaudeux!

Amoraux sans honte, asociaux au maximum, alégaux sinon plus, nous allons la tête haute, narguant d'un air à la fois dédaigneux, ironique et moqueur le soi-disant ridicule si cher à la foule et vos courroux impuissants contre notre bel idéal libertaire, idéal qui nous soutient contre les déceptions que pourraient nous causer chaque jour la bêtise, la méchanceté et l'ignorance de la masse, chienne couchante d'envergure!

Plaignant votre vie terne, votre vie atone, à la fois bohêmes, rebelles, insurgés, insoumis, en-marge, vagabonds, endehors, nous sommes les galvaudeux ! !

FERNAND FORTIN.

ANDRE COLOMER

**BONOMINI**
**contre le Fascisme**

Préface de Me Henry Torrès

En vente à la Librairie de l' « Insurgé », 259, rue de Charenton, Paris-12e. Au prix de 0 fr. 50. Franco; 0 fr. 60.

N° 6. — Feuilleton de "l'Insurgé" du 1er Août 1925

# COMMENTAIRES

par Georges VIDAL

XXVI

Il ne faut pas trop lire. Il suffit de lire quelques œuvres fortes et de les bien lire. (Un lieu commun, certes, mais dont on tient si peu compte...) Rien ne sert de se gaver l'esprit, car l'esprit y perd de sa finesse et de sa personnalité. Tout ce que l'on découvre dans un livre est autant de choses que l'on ne découvrira pas en soi — mais que l'on aurait pu y découvrir. Celui qui lit trop ne connaîtra pas la joie de l'intime découverte, car son esprit, tout embué par la pensée des autres, aura perdu la claivoyance chère.

Il faut lire suffisamment pour éveiller l'activité subtile de la pensée. Mais, bien souvent, il est assez d'une phrase ou d'un mot qui se répercute dans notre esprit pour que naissent et se propagent d'innombrables échos.

XXVII

De nombreuses personnes ont le tort de croire que les grands hommes: artistes, penseurs ou tribuns, sont des êtres spéciaux, doués de vertus spéciales et exempts de toute faiblesse. Or un grand homme, si grand soit-il, est avant tout un homme. A côté des qualités qui l'ont distingué de ses semblables, demeurent les faiblesses inhérentes à la nature humaine. Peut-être, s'il est cuirassé de volonté tenace, arrivera-t-il à les dominer. Peut-être aussi, la vanité aidant, arrivera-t-il à les masquer. Mais les faiblesses seront toujours là, prêtes à se manifester à la première occasion.

On se souvient du petit scandale que souleva une lettre de Vigny à l'actrice Dorval et, plus récemment encore, un court billet de Flaubert. Certains crurent sincèrement que la mémoire de ces deux écrivains serait diminuée du fait que l'on découvrait que l'un n'était pas un amoureux platonique et que l'autre n'hésitait pas à employer des expressions peu académiques. Mais non, bonnes gens ! les grands hommes ne perdent rien à laisser voir qu'ils sont des hommes. Ils y gagnent au contraire un peu de cette affection que l'on ressent pour ceux qui vibrent aux émotions communes et qui trébuchent aux mêmes pierres.

XXVIII

Il est vrai que les artistes et les écrivains aiment bien poser aux surhommes ou aux phénomènes. Une enquête récente demandait aux littérateurs quelles étaient leurs méthodes de travail. Et il faut voir avec quel ensemble lesdits littérateurs ont fait intervenir l'inspiration, l'inconscient, le subconscient, l'état-second, etc... Evidemment, cette qualité de miraculé périodique les séduit. Ça les place en dehors du *vulgum pecus*. Mais nous espérons cependant, pour l'honneur des lettres, qu'ils sont assez intelligents pour ne point croire un mot de ce qu'ils disent.

Certes, il est des jours où l'écrivain travaille et produit beaucoup plus facilement qu'à l'ordinaire. Mais faut-il dire qu'il est alors en « état second »? Allons donc! Est-ce parce que l'imagination du romancier, plus légère à certaines heures, l'emmène vers des rives inexplorées, qu'il faut croire ce romancier en « état second »? Quelle vanité enfantine ! Dans ces conditions, le maçon lui aussi serait en « état second » qui travaille aujourd'hui avec plus d'entrain qu'hier? Tout ouvrier connaît ces heures où l'esprit est plus fluide, les mains plus habiles, et où le travail s'accomplit sans heurt et sans volonté. « Etat second »? Ce qui se produit pour le labeur de l'ouvrier se produit pour le labeur de l'intellectuel — labeurs que l'on a voulu opposer à plaisir mais qui, nés de tempéraments et de culture différents, ont cependant mille points de contact.

Qu'il y ait quelques véritables cas d'état second chez les littérateurs, nous n'en doutons pas: il y a partout des cas morbides. Mais que tous les écrivains veuillent être des inspirés, cela nous rappelle le citron et du vinaigre pour acquérir un teint de cadavérique à souhait...

XXIX

La société actuelle est constituée de telle sorte qu'il faut estimer, plus que n'importe qui, les autodidactes. Le système des bourses pour étudiants pauvres, qui n'avait jamais rendu beaucoup, ne rend plus du tout. Les facultés ne sont ouvertes qu'aux fils fortunés de la bourgeoisie. Les écoliers pauvres sont obligés d'abandonner les classes avant de connaître seulement les rudiments de la langue. Dans ces conditions, on conçoit la volonté tenace et l'intelligence peu commune dont doivent faire preuve les autodidactes. Obligés par la rude loi du *struggle for life* de gagner leur pain, il leur faut, à l'heure où les autres se reposent, astreindre leur esprit à un exercice devenu pénible. Sans professeur et sans soutien intellectuel, il leur faut affronter le problème des connaissances humaines. Puissante est l'énergie de ceux qui ne perdent pas courage devant les obstacles accumulés! Mais lorsque, pionniers indépendants et superbes, ils auront triomphé des obstacles, ils trouveront leur récompense dans l'attention chaude et sûre des hommes libres.

XXX

Le machinisme a tué l'artisanat. La vie trépidante des grands centres, le grondement ininterrompu des ateliers, l'agitation mécanique des usines, tout cela n'a pas manqué d'étouffer irrésistiblement le labeur lent, sûr et précieux du petit artisan. C'est le Progrès, dit-on. Taisons-nous donc, car le Progrès est le dernier dieu de la cité. Mais qu'il nous soit permis tout au moins de regretter les minuscules boutiques où l'ouvrier, maître de son travail, s'efforçait longuement de parachever l'œuvre entreprise. On ne savait pas encore ce que c'était que fabriquer « en série ». L'homme n'était pas encore devenu cet outil perfectionné qui fabrique pendant 25 ans l'une quelconque — toujours la même — des pièces d'une machine sans savoir seulement actionner la machine entière. Au temps de l'artisanat l'ouvrier s'intéressait à son travail comme l'artiste s'intéresse à son œuvre. Son travail, il le signait avec fierté ou le détruisait quand il y remarquait une imperfection. Nous n'en sommes plus là aujourd'hui! Et la faute en incombe surtout au mercantilisme forcené d'industriels qui cherchent à atteindre, avant toute chose, le maximum de rendement. Pourtant l'artisanat était la saine formule du travail : la qualité avant la quantité.

On y reviendra peut-être lorsqu'on s'apercevra que le Progrès n'est pas dans la fabrication toujours plus intensive d'une mondiale camelote.

XXXI

M. Benjamin Crémieux, dans une de ses remarquables études sur les lettres françaises, notait que notre époque littéraire tend à faire *diverger* du sujet central les personnages du roman alors que la littérature d'hier faisait *converger* ses personnages autour de ce sujet central. Et c'est là, en effet, ce qui explique le manque d'unité apparent de certaines œuvres que notre esprit considère avec une paresse quelque peu routinière. Cette nouvelle méthode est plus près de la vie que l'ancienne, mais elle est aussi beaucoup plus ardue. Chacun vit absolument seul dans l'univers. L'amitié, l'amour, qui semblent unir profondément deux êtres, ne sont que de légers points de contact de deux tempéraments ou de deux épidermes (la définition est déjà vieille). L'homme suit sa route, isolé de ses compagnons. Il a de toutes choses une idée différente de l'idée que se fera son voisin de ces mêmes choses. La pensée et la sensibilité de l'ami le plus cher lui sont étrangères dans leurs manifestations intimes. Il imagine, mais il ne sait pas. Et, à imaginer, on se trompe souvent, on se bâtit une fiction que l'on prend peu à peu pour une réalité. Si le romancier veut alors suivre la vie dans sa complexité, il lui faut abandonner le système simpliste qui consiste à disposer ses personnages sur un plan unique où il les ferait évoluer comme les pièces d'un échiquier. Non point que ce système n'ait pas donné naissance à des chefs-d'œuvre: Balzac et d'autres, nombreux, ont su animer d'une vie ample ce cadre en lui-même factice. Mais *il y a autre chose à faire.*

Quelques romanciers se sont déjà mis à la tâche. Certains sont déjà arrivés à un résultat. Et on peut prévoir une renaissance rapide du roman — si l'on sait naturellement éviter les exagérations et les outrances qui discréditent toujours un peu les méthodes nouvelles.

*(à suivre.)*

# L'ÉPHÉMÈRE FÉMININ

*Zéro !*
*Zéro, c'est vous, c'est moi.*
*Zéro, c'est l'individu.*
*L'individu n'est rien, disent-ils. Seul importe ce qu'il a pu faire pour le bien de l'espèce.*
*Qu'est-ce que l'espèce?*
*La catégorie d'animaux qui se ressemblent entre eux autant qu'ils ressemblent à leur père.*
*Rien ne ressemble à un zéro comme un autre zéro.*
*Zéro multiplié par zéro, égale zéro.*
*Quel bien voulez-vous faire à zéro? Médecins Libertaires, un cataplasme pour le rien !*

***

*Qu'avez-vous donc trouvé d'irrémédiablement vil en vous qui vous fasse renoncer une fois pour toute à la hauteur de vivre chez les autres comme en vous-mêmes, pour que votre prochain vous dégoûte à ce point ?*
*Dix morts vous suffisent pour être heureux? Et combien de planètes ? Acceptez-vous Saturne? Prenez garde, il porte un anneau. Rien que dix morts et pas le temps de les relire. Seriez-vous homme de lettre à votre façon?*
*Mais si vos morts vous restent, c'est qu'ils saignent encore ! Et vous savez qu'ils n'étaient que petits, haineux, rancuniers, naïfs...? Les œuvres humaines ne seraient donc pas les fils des hommes? Tâchez donc de trouver le temps de les relire. Elles portent bien le nez du père ! L'empreinte est restée sur les mots. Les tares sont là. C'est le moment de dire avec un petit mort : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger... »*

***

*Armand nous avertit qu'il n'ira pas livrer aux discussions d'un Club, « fut-ce — dit-il — celui des Insurgés », la thèse du « tous à toutes. »*
*Sans être orateur, comme lui, je n'ai pas de préjugés contre les salles où l'on discute. J'aime la luxure des paroles! Il faut bien des écouteurs pour les parleurs! Il paraît que ce sont les fous qui ne parlent que pour eux-mêmes.*
*La masse qui écoute n'est pas autrement grégaire que la masse qui lit: Qu'ils soient parlés ou écrits, les mots ailés dansent leur ronde autour de la pensée fleurie des hommes. Il naît plus tard des fruits pesants d'où les vies neuves jailliront.*
*« Il ne livrera pas? » — Naïf !*
*Il est bien difficile de retenir les mots quand ils sont dits. Ils vont dans la vaste nature, au gré des vents et des rayons, au hasard des plantes. Ils essaiment ailleurs. Et c'est heureux !*

***

*Et pour ce qui est de « cette pauvreté de l'amour unique », de Han Ryner et d'Armand, elle a certainement compté dans la vie de l'homme et de la femme! Han Ryner et Armand ne l'ont peut-être pas toujours reniée. Sagesse nouvelle les anime aujourd'hui? Peut-être.*
*Dans l'histoire des relations sexuelles, il est aussi probable que l'amour unique a eu son temps, il passe. L'amour plural n'est plus une question de milieu, mais de classe. Les mœurs sont différentes à Passy et à Picpus. Raison de loisirs. Il faut du temps pour s'aimer. La loi de huit heures même n'existe pas en fait! Il y a bien l'habitude ancestrale d'être poire qui abêtit sérieusement ceux qui travaillent trop. La morale bourgeoise a bien fait les choses : tout ce qui mène à l'épanouissement de l'individu est réprouvé des foules ruminantes. L'art de vivre est encore à sa naissance. Prostitués de l'usine? Toute femme libre, à leur miroir, est une vendue, et cela ne prendrait-elle la liberté que de se libérer le crâne du chignon. Prostitués d'Etat? Pour eux la femme est une pouliche. Pardonnez-leur... Ils sont attelés !*
*Quand même, la femme se fraye, au gré des erreurs masculines et sous les invectives canailles, des chemins de liberté. L'Amour plural tuera dans la femme la servante de l'homme et multipliera pour elle les visages de la vie. Mais elle n'y croit pas encore.*

*L'EVE FUTURE.*

*LISEZ TOUS :*

**Un Homme si simple**

PAR
**André BAILLON**

Un volume de 300 pages au prix de
**6 fr. 75**

En vente à la **LIBRAIRIE de l'INSURGÉ**, 259, rue de Charenton, PARIS.

Franco : **7 fr. 25** à envoyer par Chèque postal 724-45, Paris.

# Ceux qui ne veulent pas faire pénitence

*Il est d'usage, depuis que je collabore à l'Insurgé, de me voir prendre à partie tout ce qui touche au gouvernement républicain. Cette fois, j'ai trouvé plus fort que moi sur ce chapitre et je me fais un grand honneur, quoique libertaire, de céder le pas à Stéphane Lauzanne, journaliste réputé, qui écrit régulièrement dans les grands journaux conservateurs. Je ne commenterai pas son article qui me semble parfait.*

GOULDEN.

Dans le tumulte des dernières journées parlementaires, un document, émanant de la Chambre des députés, a passé inaperçu comme, aux jours d'orage, les plus gros insectes traversent l'air sans qu'on les entende. Il s'agissait pourtant d'une dépense qui en vaut la peine : elle porte sur 27.221.030 francs, sans compter les centimes. Ladite dépense est occasionnée par le seul Palais-Bourbon, son personnel, son chauffage, son éclairage, sa paperasserie, ses frais de bureau. Vingt-sept millions par an, voilà ce que nous coûtent nos députés.

Je ne vous apprendrai rien en vous disant que chaque chapitre du budget de ces messieurs est en augmentation sur les chapitres de l'an passé. Tout monte — exceptés nos revenus. Mais certains chiffres que M. Aug. Girard, député, rapporteur de la Commission de comptabilité, a lui-même soulignés d'un blâme ou d'un regret, méritent qu'on s'y arrête.

Tel est, par exemple, le chapitre des impressions qui se monte à lui seul à plus de deux millions par an — exactement 2.202.225 fr. 54 centimes. Il est la résultante du droit sans limite, sans contrôle qu'ont les députés de faire imprimer les propositions de loi qu'ils déposent et les rapports qu'ils rédigent. Est-ce qu'on va laisser subsister intact un droit qui nous coûte aussi cher? Est-ce que la dactylographie, bonne pour le restant des mortels, ne peut être installée chez Messieurs les Députés? Est-ce qu'une des innombrables Commissions du Palais-Bourbon ne pourrait faire un choix d'impression parmi les rapports? « *Certains documents*, écrit le rapporteur, *atteignent des proportions et par suite des prix considérables, sans que l'administration puisse avoir aucune action à cet égard.* » Alors, si fantaisie prenait à un député de rédiger un rapport qui ait la dimension du dictionnaire de l'Académie, il faudrait qu'on l'imprime et que nous en payions l'impression? Alors, nous serrerons tous les cordons de notre bourse et les boucles de nos ventres, mais les députés ne serreront pas le frein de leurs dépenses?

Même observation pour les séances de nuit. Elles nous coûtent cher, ces séances de nuit. Il faut d'abord éclairer, ensuite en hiver chauffer, enfin verser au personnel des indemnités supplémentaires. Il y a eu ainsi, en 1924, près d'un million d'indemnités supplémentaires pour le personnel, ainsi que d'allocations supplémentaires d'éclairage et de chauffage. « *Les dépassements des crédits primitifs*, explique encore le rapporteur, *a eu pour principale cause la multiplicité exceptionnelle des séances supplémentaires et tardives* ». Notez, je vous prie, le mot « *tardives* ». Pourquoi les séances n'ouvrent-elles plus jamais maintenant qu'à trois heures du soir? Pourquoi ne commencent-elles plus à deux heures, comme sous M. Brisson et M. Floquet, qui étaient, je crois, de purs républicains? Sous prétexte d'économies, on a institué l'heure d'été. Mais la Chambre, elle, pratique de façon permanente l'heure d'hiver.

Et il y aurait bien d'autres observations à présenter sur tous les autres chapitres, notamment celui des frais de bureau (368.000 francs de frais de bureau pour 1924 !). Mais la question, qui domine tout, est celle-ci : va-t-on ou ne va-t-on pas laisser se continuer ce gaspillage?

C'est très joli de prononcer des sermons sur la pénitence et d'adresser des appels au patriotisme fiscal des citoyens. Mais les pouvoirs publics, eux, quand donneront-ils le premier exemple? Et les législateurs, qui sont la cheville ouvrière des pouvoirs publics, quand consentiront-ils le premier sacrifice? On nous parle tout le temps de « jouissance effrénée ». Il y a des tas de façons de pratiquer la « jouissance effrénée ». Le bavardage, le besoin de parattre, de parler, d'écrire, de faire imprimer sa prose sont aussi des manières de jouissance. Et nous sommes d'autant plus disposés à les trouver effrénées qu'elles nous coûtent des millions.

Que le Palais-Bourbon réduise donc son train de vie avant de recommander aux citoyens de diminuer le leur !

**Stéphane LAUZANNE.**

# Autour d'une Désertion

Au mois de mai de l'année passée, j'écrivais une lettre à M. Herriot, alors président du Conseil, sollicitant une intervention généreuse en faveur d'un de mes camarades, en instance de départ pour une section de discipline vià Biribi.

Dans cette lettre, je relatais l'attitude provocante et les brimades grotesques de son capitaine, la sauvagerie du conseil de discipline, qui, d'un cœur léger, envoyait un jeune gars de 20 ans, dans l'enfer des bagnes militaires.

J'osais alors espérer, en ce mois de mai, où l'on parlait chaudement de miséricorde et de pardon à un peuple abusé, où M. Herriot prêchait éloquemment du haut des chaires officielles et avouait son grand amour de la justice, j'osais alors espérer une mesure de clémence pour mon malheureux ami.

Hélas! mon espoir était bien chimérique et quel ne fut pas mon crèvecœur d'apprendre, un mois après, que mon camarade était en partance, sous bonne et solide escorte.

Ainsi M. Herriot, le champion de la justice, celui qui sut si bien enthousiasmer le peuple par de généreuses promesses, permettait que l'on galvaudât le cœur et le cerveau de la jeunesse, dans ces lieux infâmes et maudits, où règnent en maître les brutes et l'alcool.

Certes, à dater de ce jour, je conçus une haine tenace, à l'égard des beaux parleurs de politiciens, qui sont tous d'habiles tragico-comédiens. Mais là n'est point la question et voici le fait que je désire stigmatiser et dont découle quelque enseignement.

Déjouant alors la surveillance de ses vigilants et farouches gardiens, bravant le canon menaçant de leur browning, le copain, résolument, ardemment, s'enfuit loin, bien loin, laissant coites la paire de bourriques, médusées et morfondues, abêties par cette brusque et audacieuse escapade.

— Aujourd'hui, et j'en suis heureux, l'ami qui frôla de si près l'atroce cauchemar de Biribi, vit un beau rêve. Il se trouve en sûreté, loin des chiourmes alcooliques et monstrueuses qui déshonorent l'humanité; et si par mégarde, ces messieurs de la gent bottée, s'avisaient de vouloir troubler sa douce quiétude, je crois que leur peau pourrait leur en cuire.

Car il est dans les intentions de mon ami, de défendre chèrement sa liberté reconquise; et si besoin est, il ne balancera pas à la payer de sa vie.

Il sait trop bien le prix, qu'un homme digne de ce nom doit accorder à sa liberté, pour que lui, de son vivant, s'en laisse docilement priver.

— Certes, le but de ces lignes n'est pas de prétendre à parfaire la conviction des insurgés, car elle doit déjà être solidement établie; mais on ne peut qu'applaudir à de telles résolutions.

Si la même énergie animait tous les hors la loi, les chiens de garde, grognant, montrant les crocs, mordant, pour ramener les brebis... égarées (disent les pasteurs) dans le troupeau domestiqué, seraient moins superbes et fileraient gueule et queue basses inoffensifs.

**ERIK.**

## QUELQUES VERS

# IMAGES

*Sur des images*
*j'ai vu vos têtes aux pensers*
*volages*
*se pencher,*
*enfants aux rêves vagabods,*
*les yeux grandis de convoitise...*
*— vos têtes se pencher sous l'emprise*
*d'énigmatiques horizons... —*

*L'image... termplin*
*d'où bondissent vos rêves pleins*
*des rives lointaines*
*étalées sous vos mains souveraines...*

*Vaisseaux, pauses fécondes*
*gorgées d'or; —*
*ciels de cuivre sur des ports*
*affalés, rutilants, immondes; —*
*longs burnous dans un poudroiement*
*de soleil; — villes blanches*
*où des visages sombres*
*penchent leur ictus; — déploiement —*
*des caravanes au rythme monotone;*
*monts véants où tonne*
*la course inouïe des torrents;*
*Forêts, pampas, fauves hurlant...*

*..Je vous ai vus, quittant à regret les images,*
*enfants, les yeux sans rages,*
*accepter le martyre crasseux*
*des villes, et, sur le bitume poussiéreux*
*vautrés, ceints de vos souvenirs*
*comme de tentacules,*
*dessiner les noms à retenir*
*à la craie — en lettres majuscules...*

*TRUCHET.*

# La Matière, l'Esprit et Moi (1)

Tous reconnaissent de l'affectivité dans les sensations, sentiments, passions, etc... Mais bien peu reconnaissent l'affectivité dans les idées — ou c'est pour la condamner.

Car presque tous veulent que les idées soient du domaine de la raison, qu'elles restent générales et que l'affectivité (condition de l'individuel, du particulier) ne vienne pas « les *troubler* ». Tous veulent renier la propriété individuelle des idées.

Eh! bien, cependant les idées ne sont jamais des « *idées pures* », sinon dans l'imagination desséchée des théologues de la philosophie. Les idées m'affectent — et c'est cette « affection » qui les rend miennes.

Une idée qui ne m'affecte pas m'est étrangère. Elle peut me dominer. Je ne la possède pas. Au contraire, si une idée m'affecte, je peux en prendre possession, la faire rentrer dans ma musique — en faire condition de mon harmonie.

***

La science physique n'est pas autre chose qu'une histoire des expériences de ma sensibilité : l'histoire des faits. C'est tout ce dont je me suis libéré — tout mon passé sensoriel dont j'ai réalisé *ma matière*.

De même une science psychique ne peut pas être autre chose qu'une histoire des expériences de mon intelligence : l'histoire des idées — telles qu'elles ont été conçues, modifiées, jusqu'à moi. C'est tout ce dont je me suis libéré, tout ce qui est dorénavant entendu, convenu, fini, fixé — tout mon passé spirituel : *ma mémoire*.

Alors, comment voulez-vous que je sois partie de ce qui est sorti de moi — causé par ce qui est causé par moi? Comment voulez-vous que l'individu puisse s'assimiler à un fait pour une science sociologique, lui qui contient tous les faits et toutes les idées en lui et qui ne les laisse s'extérioriser que pour sa commodité — selon son ordre, quand il les a vécus?

***

Une idée n'a donc pas de valeur en soi. Elle n'est qu'en relation avec mon usage. Elle est en fonction de mon besoin. Elle naît, elle vit et elle meurt pour moi et par moi.

Elle ne sera même plus pensée quand personne ne s'en servira plus — quand personne n'en aura plus besoin.
Mais n'en est-il pas de même d'un corps? Oui, exactement de même. Un corps n'est qu'en relation avec mon usage. Il ne sera plus perçu quand personne ne s'en servira plus : Quand il ne sera plus utile à personne, quand personne n'en aura plus plus besoin, il n'aura plus aucune raison d'être. Il ne sera plus. Chaque homme en le délaissant aura contribué à l'anéantir.

Ces idées et faits sont pour moi en rapports de relativité. Ils ne sont que les diverses mesures de mes divers besoins — et c'est moi qui suis au centre de mes besoins, les physiques comme les psychique, les matériels comme les spirituels.

De même que nous découvrons des matières nouvelles (électricité, radium, etc...) nous perdons des matières périmées, usées.

Il y a certainement des matières qui ont disparu, parce qu'elles ne correspondaient plus à des besoins du corps humain; elles ont disparu du champ de notre perception. Or, comme seule notre perception nous donne la réalité, nous pouvons dire qu'elles ont disparu. Elles n'existent plus. Nous les avons anéanties.

Il y a des matières qui, sans que nous nous en doutions (tant l'évolution est lente) tendent vers leur disparition. C'est nous qui les détruisons — en nous — par nous, car leurs besoins en nous vont, de jour en jour, s'éteignant. Au contraire, il y en a que des besoins nouveaux veulent créer. Nos jeunes besoins finissent par créer de jeunes matières. On dit que nous les découvrons. Il est mieux de dire : nous les inventons, nous les créons — nous nous les créons.

Il serait intéressant de faire une *Histoire de la Matière*, afin de voir comment les corps, tous les corps, naissent et meurent — et comment ils naissent et comment ils meurent. Cela ne serait possible qu'en étudiant, parallèlement, les besoins des hommes — et alors on verrait...

De même ,absolument de même pour les idées — leur naissance, leur mort. Nous les créons, nous les anéantissons suivant nos besoins. Qu'on fasse une *Histoire de l'Esprit*, selon une méthode analogue à celle d'une Histoire de la Matière : cela sera curieux et bien instructif.

**ANDRÉ COLOMER.**

*(à suivre.)*

(1) Voir le commencement de cette étude dans les nos 10, 11, 12 de *l'Insurgé*.

**POUR AIDER L'INSURGÉ**

commandez tous vos livres à la LIBRAIRIE DE L'INSURGE.

Une remise de 10 % sera faite à tous les abonnés du journal.

Envoyez les fonds p r le compte courant COLOMER 724-45 PARIS.

Nous publierons dans le prochain numéro notre Catalogue.

# DOCUMENTS

## Pour le roi :

*« Je suis Anglais, d'abord par besoin, parce que nul ne sait plus que moi que l'Angleterre est la seule puissance qui veuille et qui puisse me protéger.* Je le suis par principes, par opinion, *et par toute mes habitudes...*

*...Je puis me faire illusion; mais je crois que je pourrais leur être utile* (aux Anglais) *dans leurs alliances* (contre la France) *sur le continent...*

*...Il reste un petit Etat à donner, c'est-à-dire à prendre, personne n'en veut, cela est curieux! La reine* (Caroline) m'a dit : *« La place est vide, mettez-vous y. » Et je lui ai dit : « Je m'y mettrais bien, mais il faut qu'on veuille m'y laisser mettre. Ce sont les Sept-Iles. »*

*Il importe à l'Angleterre d'arracher les îles aux Français... Si elle me croit un personnage convenable pour ces îles, je suis tout prêt et j'en serai enchanté. »*

Lettre du Duc d'Orléans (Louis-Philippe, futur roi de France) écrite au comte d'Antraigues, le 17 avril 1808.

*(Idée Libre.)*

***

## Serviteur . . . .

*« Ils passèrent à Groningue la moitié d'une semaine où Fischart fut d'une humeur insupportable. Il étudiait sur place le partage des biens, la mise en commun des ressources naturelles et l'égalité parfaite, car ici les pures doctrines anabaptistes étaient mises en pratique et produisaient d'heureux résultats. Le pamphlétaire s'indignait de voir méconnues des vérités si simples : « Pas de lois! Pas de règles absurdes! Pas de gouvernement! Pas d'autorité! pas d'injustice! » Il semblait que de cette société l'envie eût entièrement disparu. Chacun travaillait peu et paraissait content de son sort. Le marché était tout spécial, car les bestiaux, les outils propres à l'agriculture, les étoffes et même les bijoux étaient sur les grandes places de la ville; les habitants, sans clameur, ni bousculades, ni disputes, venaient choisir là les objets à leur convenance. La police n'existait pas et tous veillaient au maintien de l'ordre. « Quand je songe, grommelait Fischart, que le prêtre est sorti du besoin de mentir, le soldat du besoin de tuer, le juge du besoin de voler! Et le plus terrible c'est que sur chacun de ces 3 fumiers ont poussé quelques fleurs d'héroïsme qui perpétuent leur infamie : le martyr, le héros et l'arbitre sont cités par tous nos sophistes, comme les preuves de notre excellence morale. Moi, je réclame le feu pour l'Eglise, la citadelle et le prétoire. »*

Léon DAUDET.
*(Voyage de Shakespeare*, p. 233-243.)

# PROPOS d'un PIRATE

D'abord, une explication :

Colomer s'arrache les cheveux (il en a encore, le veinard) devant les « *papiers* » que je lui apporte, lesquels papiers contiennent exactement les pensers contraires à ceux de Colomer !

Ce qui ne s'est jamais vu, dans aucun journal, se voit à *l'Insurgé*. K. X. est le pire ennemi des artistes et écrit dans un journal, auquel ne collaborent que des artistes! (les anarchistes sont dès artistes en sociologie...)

K. X. est le pire ennemi des archistes et des anarchistes. K. X. est le pire ennemi de l'humanité intellectuelle, l'ennemi mortel des orientateurs du mouvement humain.

***

Il y a quelque quatre ans, après bien des anées consacrées à observer les mouvements de l'univers terrestre, j'acquis la certitude, que l'Art n'était qu'un mouvement normal de l'Univers, un mouvement contre lequel l'humanité devait réagir énergiquement, et le plus tôt possible, si elle voulait assurer sa durée dans les temps et espaces, si elle voulait vivre et faire en sorte que : *le dernier mouvement de l'Univers soit un mouvement humain!*

***

L'Univers est un corps, dont ce que j'appelle les mouvements normaux ont pour but d'assurer la conservation.

Il n'est point besoin d'être un homme de génie, pour comprendre que l'humanité peut devenir un déséquilibre dangereux pour le mouvement universel. Il est normal que l'Univers se défende : ses moyens de défense ne sont pas accessibles au commun des mortels! (hormis, naturellement, ses moyens physique : cataclysmes.)

Les mouvements défensifs de l'Univers, s'opèrent dans les gestes mêmes de ses ennemis. Les mouvements humains sont orientés vers leur propre destruction, par le mouvement universel! La pensée de l'Artiste (et tout individu est un artiste ou potentiel d'artiste) est un mouvement docile au mouvement universel destructeur de l'humanité.

Il ne faut pas oublier que, depuis toujours, le mouvement humain est orienté par l'Artiste. Qu'a fait l'Artiste, depuis toujours, jusqu'à nos jours??? Rien!

L'humanité se trouve, aujourd'hui, comme à ses origines, dans les mêmes conditions d'infériorité vis-à-vis du mouvement de l'Univers, l'Artiste n'a rien fait et ne peut rien faire; ce n'est pas un créateur, c'est l'homme de la Forme, c'est l'homme qui transforme, transforme et retransforme le Fond mais sans rien y apporter. A tailler et retailler une pomme de terre, cette pomme de terre ne tient pas le coup longtemps : l'Artiste est un gaspilleur d'intensité humaine...

*
* *

J'avais donc, il y a environ quatre ans, une fois fixé définitivement sur la nocivité de l'Art dans quelque domaine qu'il puisse s'exercer, pris la résolution de combattre l'Artiste, par le moyen du livre et du journal...

Je voulais publier, dans le plus grand nombre de possible de journaux français, des articles d'orientation scientifique, articles dans lesquels je m'efforçais, dans un langage accessible à tous, de démontrer la nécessité pour l'humanité, d'étudier le mouvement de l'Univers, et de rechercher les moyens de le combattre; ces moyens étaient d'abord la suppression des idéalistes, le seul idéal auquel l'humanité peut prétendre c'est d'assurer sa conservation, c'est-à-dire : que l'idéal humain n'est qu'un idéal contraint. Les immenses tribuns, les célèbres écrivains, les incommensurables philosophes, tous les gens qui proposent à l'humanité, de mirifiques idéaux, inconciliables d'ailleurs, ne sont que des mouvements dangereux pour le mouvement humain.

Il ne faut pas oublier que l'Art est individualiste, un artiste, dans n'importe quel domaine, sème la haine, la guerre, la révolution, la Division. L'Artiste a inventé Dieu, a inventé la patrie, la famille, la propriété, l'amitié, la camaraderie, le Prolétariat, la liberté, l'égalité, la classe ouvrière, la fraternité, la monarchie, la république, la bourgeoisie, l'anarchie, l'amour, les sentiments d'amour, les sentiments de haine!!! et les hommes s'entretuent, pour des conneries, pour des choses incompréhensibles, et qui ne ressemblent en rien à cette modeste et immense image de la science : deux plus deux égalent quatre. Les hommes s'entretueront toujours, si l'on n'envoie pas les artistes au cimetière.

Il faut interner les Jean-Jacques, les Voltaire, les Jésus-Christ, les Karl Marx, les Lénine, les Bakounine de nos jours.. (aïe! il ne va plus rester de cheveux à Colomer) ce sont tous des mouvements dangereux pour le mouvement humain.

Deux plus deux égalent quatre, voilà ce qui assemble et rassemble les hommes. Toute vérité discutable est une erreur, l'Artiste est l'homme de la Discussion, la Discussion sème la haine, c'est-à-dire la mort, dans le mouvement humain.

Je voulais démontrer dans les journaux français, l'absolue nécessité de ne respecter que la vérité vérifiable, contrôlable, scientifique; la vérité scientifique est le contraire de la vérité artistique, tous les directeurs de journaux se sont enfuis comme des bêtes de nuit qu'ils sont, ont invoqué je ne sais quel prétexte : le lecteur, il faut ménager le lecteur! — Le lecteur, c'est la gamelle, et pour toutes les truies verticales que sont les directeurs de journaux, l'auge seule importe... je me suis donc cassé le nez; les journaux monarchistes, républicains, anarchistes (hormis l'*Insurgé*) ne veulent entendre parler que de vérités républicaines, monarchistes, anarchistes.

Les directeurs de tous les journaux français sont les pires ennemis de l'humanité, et ils peuvent, s'ils croient en Dieu, le prier fort, afin qu'il ne permette pas qu'ils puissent tomber un jour sous la coupe de... K. X.

*P.-S.* — Les auteurs de lettres anonymes sont priés d'aller se faire câser. K. X. demeure : 2 *bis*, rue de Vaucouleurs, XI[e] arrondissement.


VIENT DE PARAITRE

**GUERRE A LA GUERRE !**

**Une forte brochure, contenant les photographies les plus horriblement suggestives de l'odieux massacre.**

Cet ouvrage, composé d'une collection de clichés, tirés d'un album en allemand de Friedrichs, est édité en français, italien et espagnol.

Prix : 2 francs. Franco : 2 fr. 45.

Par 10 exemplaires : 17 fr. 50.

En vente à la Librairie de l' « Insurgé », 259, rue de Charenton, Paris-12[e].

Commandes par le chèque postal Colomer 724-45 Paris.

MICHEL BAKOUNINE

**DIEU et l'ÉTAT**

**Préface d'Elisée RECLUS et de Carlo CAFIERO**

Prix : **1.50**; franco : **1.70**

EN VENTE

**à la LIBRAIRIE DE L'INSURGÉ**

**259, Rue de Charenton**

Compte chèque postal 724-45, Paris


## CHOSES D'ESPAGNE

# UN RÉGIME A SON DÉCLIN

Quand il est question du Directoire, on ne sait plus à quelle nouvelle comédie il va nous faire assister.

Quoique rien ne puisse nous étonner de la part du fauve imbécile qui régit les destinées du peuple espagnol, on n'est pas pour cela moins surpris de pouvoir lire des âneries pareilles à celles que *Paris-Midi* vient de publier dans son numéro du 27 juillet dernier, signées par le crapuleux dictateur.

Ce tartarin à tête de Falstaff, devenu journaliste au déclin de son rôle de premier bourreau d'Espagne, essaye de se refaire une virginité dans l'opinion mondiale, par le moyen de la presse stipendiée qui l'héberge, rare bête qu'on montre pour attirer la réclame et égayer le public.

Ce nouveau collaborateur de *Paris-Midi* dit, parmi d'autres saoûleries du même acabit :

« C'est en vous adressant aux Espagnols non politiciens et aux Français qui nous font l'honneur de visiter l'Espagne sans aucun préjugé, que vous trouverez, M. le Directeur, des informations sereines et impartiales sur la véritable situation de notre pays, *qui est celle d'un peuple libre à toutes les opinions* et entourée d'une auréole de civilisation, d'ordre et de culture, *dont nous nous sentons chaque jour plus satisfaits.* »

Donc, il est pour nous, libertaires, un devoir de tirer le rideau qui cache la vérité sur ce qui se passe là-bas en Espagne.

D'après les documents qui nous sont parvenus de la part des camarades enfermés dans les bagnes d'Espagne, il ressort que leur situation de détenus, non seulement a empiré, mais que les mesures de cruauté à leur égard se sont accrues de manière à faire craindre pour la vie de certains camarades.

Dans la prison de Cartagène, on use de procédés tortionnaires inouis, jusqu'ici. On veut se débarrasser à tout prix de certains camarades les plus en vue dans le mouvement, et pour cela, on a recours à des moyens de la plus extrême rigueur. Depuis quelque temps, ils sont haineusement persécutés sans aucun motif.

Il y a des camarades qui sont mis à ce que, dans l'argot des prisons, on appelle « *en blanca* », c'est-à-dire: enfermés en cellule et attachés à une chaîne longue de vingt centimètres, ayant de l'eau et du pain sec pour toute nourriture. Et cela pendant 6 mois, 8 mois, un an... sans que personne élève une voix de protestation contre le crime lent qu'on accomplit ainsi. Notre presse, en Espagne, est bâillonnée; les journaux dits indépendants sont à la dévotion du Directoire; les intellectuels, complices des politiciens opportunistes et lâches qui attendent le moment venu pour tramer un nouveau coup d'Etat théâtral, en accord avec la monarchie. Tous se taisent, de peur de compromettre leur situation en attendant que d'autres tirent du feu les marrons qu'ils mangeront ensuite tranquillement.

*
* *

Il y a bien longtemps qu'il n'existe plus, en Espagne, ce qu'on nomme la *Justice*, même bourgeoise. Mais il y a des juges, et celui de Cartagena. Nous saurons en tenir compte, dans le cas où il ne cesserait pas ses procédés inhumains; il y a aussi le Directeur de la prison; il y a également le grade-chiourme de la prison José Anabadejo, misérable lâche qui se plaît à martyriser les détenus d'une façon sadique et raffinée, qui lui vaut le surnom de *Chulo*.

Il faut se révolter contre les iniquités des bourreaux de l'Espagne. Il faut se hâter de préparer et d'accomplir la Révolution.

*
* *

On parle à tout propos d'une situation pré-révolutionnaire en Espagne. Certes, elle existe du fait que le processus de décomposition de la vie sociale espagnole arrive à son comble. Mais il ne suffit pas de déclamer ou de se plaindre; il vaut mieux coordonner les efforts de tous les révolutionnaires prolétaires en vue d'une action d'ensemble.

Des lettres nous parviennent de là-bas dans lesquelles on nous décrit la noire misère qui accable le peuple. Le chômage sévit partout, notamment à Barcelonne, à Sarragosse, etc.

Tout le monde se dit que cela ne peut pas durer plus longtemps et on n'attend que la moindre étincelle pour déchaîner la tempête. S'il y manquait quelque chose, voici la guerre du Maroc qui arrive pour apporter le comble au déséquilibre.

Jusqu'à ce jour, on pratiquait le recrutement des troupeaux militaires par le moyen des *quintas*, c'est-à-dire : par le tirage au sort dans les communes. A présent, il paraît que cette mesure — à laquelle on se dérobait gentiment — ne suffit pls à satisfaire les besoins du charnier marocain en on envoie tout le monde (à la seule exception des privilégiés comme toujours) et même on va chercher les hommes chez eux par la force des gendarmes.

Cela provoque des mécontentements qui peuvent donner lieu à une fermentation et préparer un esprit de révolte collectif, car la guerre du Maroc est impopulaire et, d'autre part, l'espoir de déserter s'éclipsant, vu le peu de sécurité qu'offre la France, après l'accord franco-espagnol, tout le monde sait qu'il ne reste qu'un moyen de se soustraire au massacre : la révolte.

S'il existe ici un Comité International contre la guerre, il faut qu'il se remue et tâche d'unir les liens entre les divers éléments révolutionnaires résidant en France afin d'aboutir à une coordination d'énergies à diriger vers le point qui offre le plus de possibilités pour une action commune vers l'Espagne, qui peut devenir un véritable levier de Révolution mondiale.

Tel doit être le but d'un Comité d'Action international dans le moment que nous traversons.

Une révolution en Espagne pourrait entraîner la révolution dans le monde entier. C'est pourquoi la France de la démocratie bourgeoise n'a point hésité à s'entendre avec ce coupe-vent tyrannique qui se nomme Primo de Rivera.

**LE RODEUR.**

## A ROMANS

### Comité d'Action contre la Guerre

# Lettre ouverte au Citoyen Nadi

### *Député, Maire de Romans*

Si nous adressons cette lettre ouverte au citoyen Nadi, député, maire de Romans, c'est à la suite d'une réunion publique et contradictoire organisée par le Parti socialiste S. F. I. O. tenue à Saint-Donat le samedi 25 juillet.

Nous demandons au citoyen Nadi de bien vouloir venir s'expliquer à la réunion publique et contradictoire organisée par le Comité d'action contre la guerre du Maroc le mardi 4 aot 1925, salle du théâtre, à Romans.

Toute liberté de parole sera accordée.

# Grande Fête Champêtre Ouvrière

Dimanche 2 août 1925, au lieu dit « Canard » au bout du bois de Pizançon, aura lieu une grande fête ouvrière champêtre, à laquelle tous les travailleurs sont cordiaement invités.

Nous ferons connaître dans le courant de la semaine prochaine, le programme complet et détaillé de cette fête ouvrière, organisée dans un des plus beaux sites des rives de l'Isère.

# Aux Travailleurs Bordelais

*Notre camarade Marcel-Jean Fermis, ayant été victime d'un traquenard policier, doit passer en correctionnelle ces jours-ci. Ses amis syndicalistes publient la protestation suivante* :

Devant la campagne de haine et de calomnie faite contre nous par les leaders de l'Union des Confédérés et des Socialistes en mal de mandat, il est de notre devoir de rétablir la vérité au sujet de l'incident qui eut lieu le dimanche 28 juin, place de la Victoire, lequel entraîna l'arrestation de notre camarade FERMIS.

*Le Conseiller municipal LAFAYE, secrétaire général de l'Union Confédérée (C. G. T.), administrateur des hospices et premier flic de Bordeaux* (que de titres) crie, à qui veut l'entendre, qu'il fut provoqué et frappé par nous autres et par ce moyen jésuitique induit les camarades en erreur.

Nous, nous affirmons que c'est notre camarade, qui fut provoqué et frappé par un triste individu dénommé ROUSSELOT (tapissier).

*Et c'est toi, LAFAYE, qui alla requérir les agents auxquels tu donnas ordre de nous arrêter.*

Auras-tu le cynisme de nier ?

Nous t'avons jugé, nous savons de quoi tu es capable !

Par tous les moyens tu essayes de faire étouffer l'affaire; tu trembles, tu as peur de te trouver en présence de notre camarade le jour où il sera déféré en correctionnelle. Et déjà tes traits se contractent, ta face devient blême en pensant que la classe ouvrière apportera elle aussi, au même instant et à la même heure, son jugement contre toi.

*Elle te dira, va-t'en, car tu es indigne de rester parmi elle.*

Travailleurs, à vous de juger !

TRANQUARD, CLOUZET, FAURE.
BOURROUSSE, FONTEILLES.

# Contre le procès de Dayton

L'Inquisition se rallume dans notre époque. Copernic, Galilée sont condamnés de nouveau au tribunal des Etats-Unis d'Amérique! John Scopes, professe la doctrine de Darwin. Comme tous les hommes de sciences du XX[e] siècle, il est entièrement libre de penser et d'exprimer son opinion.

Si les Américains, les émigrants de l'Europe, n'aiment pas qu'on dise qu'ils étaient pauvres et vilains, réfugiés et exilés de la mère patrie, cela n'empêche pas qu'ils se montrent partout mesquins et timides devant la vérité.

Aujourd'hui, ils ne veulent même plus reconnaître le transformisme de Darwin, surtout « l'homme descendant du singe ». Car cela humilie trop les archi-milliardaires qui se croient nés d'or et d'argent du nouveau monde.

Si les théories de Darwin restent, sur un grand nombre de points, sujettes à discussion, il n'est pas possible à un homme qui n'est ni biologiste ni paléontologue, mais un inquisiteur de l'Amérique capitaliste, de les condamner.

Nous, les biologistes, nous ne sommes pas complètement d'accord avec Darwin, ni avec ses disciples. Nous condamnons, nous aussi, leur théorie du « Struggle for life ». Par le double terrain de l'observation et de l'expérience, Kropotkine et d'autres sont arrivés à démontrer le contraire de « la lutte pour la vie. » Cependant, nous reconnaissons que le transformisme darwinien a contribué à former la pensée scientifique et le principe sociologique centemporains.

C'est par l'anatomie comparée que nous connaissons mieux le rapport entre l'homme et les autres êtres vivants. Par l'anatomie comparée, nous comprenons la libre organisation des cellules, des tissus et des organes chez tous. L'homme est un des êtres les mieux organisés. Il ne diffère des singes que par peu de chose. Il professe mieux que ces derniers l'entr'aide pour chasser les lions, les tigres, les bisons, les mammouths de leurs grottes et de leurs cavernes et il a ainsi une civilisation humaine.

C'est aussi par la paléontogie que nous sommes mieux renseignés sur la vraie transformation. Tout récemment, dans l'Afrique du Sud, à Taungs, Miss Joséphine Salmons, élève et collaboratrice du professeur Dart, de l'Université de Witwatersrand, ' Johennesburg, a fait une sensationnelle découverte de « l'Homme-Singe » l'intermédiaire entre les grands Singes et l'Homme. Après la découverte de Broken Hill, la découverte de Taungs nous donne, une fois de plus, l'impression que nous pouvons attendre beaucoup des recherches futures dans le monde tout entier. D'ailleurs, le crâne monstérien découvert par Hausser au Moustier (Dordogne), ressemble beaucoup à celui des singes.

Nous attendons les preuves contraires que les siècles futurs peuvent nous donner. Mais, en attendant, nous croyons que les théories de Darwin constituent une des vérités scientifiques de notre temps. Il est du dévoir et du droit de chacun de discuter les données de la science, il n'appartient cependant à personne de lui interdire de les formuler et de les soumettre au jugement des hommes.

Si John Scopes est condamné, c'est donc un défi à la liberté de pensée! Nous, anarchistes biologistes, nous défendons les premiers les droits de la pensée libre, de la science, et nous crions :

A bas l'Inquisition Américaine ! Vive John Scopes !

**CHENG TCHENG.**

# Sur l'Enfant

Il faut admirer cette petite chose frêle qu'est un bébé. Cette douce chair rose nous incite à la couver. Il m'est arrivé de dompter une grosse brute, un matelot qui terrorisait toute une foule, en le faisant asseoir à côté d'un bébé qui souriait. Personne n'échappe à ce charme-là.

Mais si tu peux rester devant un berceau sans être angoissé à la pensée de tout ce qui menace le petit être, ta conscience est insuffisamment développée.

*
* *

*L'Etat.*— Peuple, donne-moi des enfants.

*Le Peuple.* — Etat, donne-moi d'abord de quoi leur faire une maison.

*
* *

Faut-il faire des enfants?
— Oui!
— Non!
Chacun répond au nom de la morale, de la religion, de la patrie, de la société, de la liberté de la femme...

Si l'on se plaçait un peu au point de vue de l'enfant...

*
* *

Deux superbes imbécillités :
C'est une fille-mère.
C'est un enfant naturel.
— Si elle est mère c'est une femme.
Un enfant est toujours naturel : les gens mariés ne produisent pas un succédané chimique.

*
* *

A quel parlementaire l'honneur d'un projet de loi punissant le père et la mère coupables d'avoir mis au monde une petite créature condamnée à souffrir et mourir prématurément faute de nourriture, faute d'air, faute de lumière, faute d'un gîte?

A quel parlementaire l'honneur d'un projet de loi substituant l'Etat au père défaillant et assurant l'existence de l'enfant et de la mère abandonnés?

Mais il faudrait que le législateur crut d'abord à sa religion : la loi.

*
* *

Veux-tu cacher ça, petit vilain sale!
— Pourquoi vilain?
Pourquoi sale?
Pourquoi, Madame, rendre votre enfant vicieux?

*
* *

La grande guerre est déclarée. On part pour six semaines, deux mois au plus. Le temps d'aller à Berlin et retour.

Mais la promenade militaire Paris-Berlin, le « rouleau-compresseur », « faut pas s'en faire », « on les aura », tout cela se prolonge un peu.

Il faut inventer des sédatifs : tabac aux armées, permission de détente, marraines de guerre...

Je connais une petite fonctionnaire campagnarde qui fut marraine de guerre. Son filleul fut tué. Elle le remplaça par un soldat américain qui fut nommé capitaine un peu avant sa première permission. Sa marraine le reçut du mieux qu'elle pût, l'hospitalité fut si complète qu'il y a aujourd'hui quelque part un petit paysan qui ignore le nom de son père, celui-ci ayant renoncé au marrainage dès qu'il a su sa marraine enceinte.

— Et la pauvre maman, qui paye la pension de son enfant, est privée de la douceur d'avouer sa maternité. Elle serait révoquée pour incoduite.

*
* *

Le ménage ne peut plus durer. Depuis longtemps on se supporte péniblement.

Il serait plus honnête d'aller chacun de son côté.

— Mais l'enfant?

— Pensez-vous qu'il soit plus mauvais pour l'enfant d'alterner entre ses père et mère que d'assister à la guerre sourde où ce qui se devine est pis que ce qui se dit, où ce qu'il sent est pis encore que ce qu'il voit.

Il est infiniment préférable pour l'enfant de partager alternativement son affection. Mais il y a un obstacle : sauf de très rares exceptions, l'un des membres du couple a l'infâme canaillerie de prendre l'enfant pour otage. L'enfant est entre les mains de cet époux ou cette épouse malhonnête un moyen de monstrueux chantage. Et le pauvre petit être est tiraillé.

Il faut alors à l'autre ascendant un amour assez grand pour accepter.

Et des deux, c'est le monstre qui joue le rôle de la paternité ou de la maternité héroïque, le spolié, qui souffre en silence dans ce qu'il a de plus cher, est taxe volage à qui il faut pardonner.

Et il faudra encore subir cette cruauté pendant quelques siècles.

Morale hideuse.

*
* *

L'institutrice qui est mère en dehors du mariage est révoquée pour inconduite. Qui prononce cette révocation? L'Etat son époux de fait, l'Etat qui aurait dû, au contraire, lui allouer une augmentation de traitement, l'Etat qui vous dit : Faites-moi des enfants.

— Voyons, vous exagérez toujours. Vous comprenez pourtant bien qu'il y a une différence entre l'institutrice mariée et la non-mariée qui ont un enfant?

— Précisément : non. Je ne comprends pas. Et je défie votre institutrice mariée de faire croire à ses petites élèves qu'elle a eu son enfant par des procédés différents de ceux de sa collègue.

— Là! Justement! L'exemple pour ces petites filles!

— Puisque vous enseignez à nos enfants que les bébés se trouvent dans les choux, pourquoi les choux de *Mademoiselle* l'institutrice différeraient-ils des choux de *Madame* la directrice?

*
* *

Il est des lois pour punir l'eugénisme. Il n'en est pas pour punir le crime barbare de mettre au monde un enfant sans lui avoir préalablement assuré le gîte, la nourriture, la santé, la vie, quoi!

Vous avez légalement le droit d'engendrer dans une petite sale chambre d'hôtel étant tuberculeux, alcoolique ou syphilitique.

Pis que cela : si chacun des deux époux a toutes ces tares réunies, l'honnête homme qui leur indiquera le moyen de ne pas engendrer une petite victime innocente sera emprisonné!

**Raoul ODIN.**

(Extrait de *Propos subversifs* édités à la Brochure mensuelle, 39, rue de Bretagne, Paris-3[e]. Chèque postal Paris 239-02.

# Pour que vive l'Insurgé

| | |
|---|---|
| Lesieur et Bonvalot | 70 |
| Amis de l'*Insurgé* | 36 |
| Pezet | 5 |
| Nic | 5 |
| Pezet | 5 |
| Mornet | 4 |
| Even | 10 |
| X... | 4 |
| Un ami | 2 |
| Un ami | 2 |
| Even | 5 |
| Pezet | 5 |
| Hamelin | 10 |
| Spartacos | 17 |
| Paul | 1 |
| C... | 1 |
| Eric | 5 |
| Ami | 6 |
| Périer | 4 |
| T... | 2 |
| Amis de l'*Insurgé* | 45 |
| T... | 1 |
| Tévenat | 1 |
| Petit Pierre | 10 |
| Total | 214 |

# LE MOUVEMENT ANARCHISTE

## MONTPELLIER

### Le Groupe des Insurgés

Mardi 4 août, à la Prolétarienne, conférence par le camarade René Ghislain, sur: Un crime social, la Colonisation.

*Le Secrétaire.*

### Groupe anarchiste de Nîmes

Les camarades du groupe de Nimes retirent momentanément leur proposition de balade pour le 15 août, à cause du Congrès de la Fédération du Languedoc, qui se tiendra ce jour-là à Coursan.

La balade est donc renvoyée à une date ultérieure.

## LYON

### Comité d'Action libertaire

Les camarades de Lyon, que la fondation d'un foyer végétarien dans un but d'éducation et de rénovations sociales pourrait intéresser voudront bien se mettre en relation avec le camarade Gilibert, du Centre d'Etudes Sociales, 86, Cours Lafayette, les jeudis à 20 heures et dimanches matin à 10 heures. Appel à toutes les bonnes volontés.


**Le Gérant : André COLOMER**

Imprimerie Spéciale de l'Insurgé

Fédération Chiffaire MARQUE SYNDICALE



# A nous deux, Patrie !

**par André COLOMER**

Un pamplet? Un livre d'histoire? Une œuvre philosophique?

Tout cela en même temps. « A nous deux, Patrie! » constitue une sorte de film monstrueux au cours duquel défilent hommes, faits, groupements sociaux, idéologies qui, de 1900 à 1914 suscitèrent, provoquèrent, réalisèrent la « Cochonnerie sanglante » — la grande guerre.

Dans *A nous deux, Patrie!* André Colomer illustre violemment d'anecdotes vécues et de passions ressenties les fondements de son Anarchisme.

Cela forme un gros volume de 480 *pages*, soigneusement édité et vendu *au prix de* 10 *francs*, aux Editions de l'*Insugé*, 259, rue de Charenton, Paris (XII[e]). Service de librairie, tous les jours, de 11 heures à midi 30 et de 5 à 7 h. 30 de l'après-midi.

*A nous deux, Patrie!* sera expédié franco à tout lecteur de l'*Insurgé* qui en fera la commande en envoyant la somme de 10 fr. 60 à André Colomer, 259, rue de Charenton, Paris (XII[e]), en utilisant le chèque postal 724-45, Paris.